

conseil d'arrondissement ; M. Jean ne voulut rien être, s'étant déclaré pour les rois légitimes et les droits de notre sainte Église. On ne savait lequel des deux frères était le plus riche, et les finéants se disputaient chaque soir au cabaret sur ce chapitre.

George et Louise revenaient d'année en année de leur collège et de leur pension avec des prix en quantité ; c'étaient les plus beaux jeunes gens et les plus riches du pays. Tous les deux me conservaient leur affection, je voyais passer Louise en char à banos avec son père, toujours plus gracieuse et plus belle ; et George à cheval, les épaules carrées, le grand nez en bec d'aigle, ses cheveux noirs un peu crépus, ébouriffés, me criait chaque fois, en passant au galop :

—Bonjour, monsieur Florence.

Il était fort et hardi comme son père, c'était le même homme, avec trente ans de moins. Quelquefois il s'arrêtait à ma porte, pour me demander des nouvelles de ma santé. Louise m'envoyait des petits présents, des paniers de fruits, du raisin et même d'excellentes confitures qu'elle avait pris la peine de faire elle-même. Je voyais que ces deux braves enfants m'aimaient bien ; ils ne m'oubliaient pas comme tant d'autres.

Mes enfants grandissaient aussi ; Paul avait d'heureuses dispositions, mais je ne savais à quoi le destiner, n'ayant pas de fortune. Depuis longtemps c'était mon tourment, lorsque M. Jacques, devinant sans doute à ma tristesse les pensées qui m'occupaient, me dit un soir que nous étions assis tous les deux à la mairie, lui pour me donner des ordres et moi pour les remplir :

—Monsieur Florence quel âge a donc Paul ?

—Quatorze ans bientôt, monsieur le maire.

—Quatorze ans.... Et que voulez-vous en faire ?... il faut y songer d'avance.

—J'y pense tous les jours, malheureusement je n'en sais rien, car pour toutes les carrières on a besoin d'argent, et ..

—Bah ! fit-il, cet enfant ne manque pas de moyens... Vous êtes content de lui ?

—Depuis le départ de George, lui répondis-je, je n'ai pas eu de meilleur élève.

Il se leva, fit un tour dans la salle, regardant le plancher, les mains croisées sur le dos, et puis s'arrêtant tout à coup :

—Eh bien, dit-il brusquement, il faut tâcher de lui faire obtenir une bourse à l'école normale de Nancy : comme instituteur, vous avez des droits ; moi, comme maire et membre du conseil d'arrondissement, je ne manque pas d'influence. Le jeune homme étant un bon sujet, se recommande aussi lui-même. Qu'en pensez-vous ?

—Monsieur le maire, lui répondis-je les larmes aux yeux, je ne puis vous exprimer toute ma reconnaissance pour....

—Alors vous acceptez ?

—Mon Dieu, c'est tout ce que je désire.

—Bon, dit-il, c'est donc entendu. Nous avons une grande réunion à Sarrebourg la semaine prochaine, le conseil d'arrondissement vote les centimes additionnels pour l'instruction primaire ; je mettrai la chose en avant, et si c'est nécessaire j'écrirai à notre député ; il a besoin de moi pour les nouvelles élections, l'affaire marchera !

C'est tout ce qu'il me dit. J'en étais bien ému. Je voulais

le remercier encore de ses bonnes intentions, mais il avait un caractère brusque et me dit :

—Cela suffit, mon cher monsieur Florence. Je veux m'employer en faveur de Paul, parce que c'est un bon sujet, et puis pour vous rendre service ; vous le méritez sous tous les rapports.

Il sortit en me serrant la main.

Six semaines après, je vis qu'il avait le bras long ; tout ce qu'il m'avait annoncé réussit ! M. l'inspecteur Pitte, à son passage, ayant interrogé mon fils sur la grammaire, sur l'histoire et la géographie, parut satisfait ; et bientôt M. Jacques lui-même vint m'annoncer que Paul était admis à l'école normale avec une bourse complète, ce qui me combla de joie. Je n'aurais jamais cru que cet homme rude me portât tant d'intérêt. Mon seul chagrin était de ne pouvoir lui rendre quelque grand service, proportionné à ma reconnaissance ; oui, j'y rêvais souvent, mais sans en découvrir le moyen.

Paul partit à la fin des vacances et je n'ens plus à m'inquiéter de son avenir, car monsieur l'inspecteur, à chacune de ses tournées, me faisait compliment de son intelligence et de sa bonne conduite ; j'étais le plus heureux des hommes.

Ma pensée se reportait alors vers Juliette, qui venait d'atteindre ses douze ans, et qu'il fallait aussi pourvoir ; lorsqu'une inquiétude s'en va, tout aussitôt une autre arrive. Mais grâce au ciel, ce nouveau tourment devait aussi avoir son terme. L'industrie s'étendait de plus en plus, et vers ce temps arrivèrent au pays des entrepreneurs de broderie, avec les modèles, les étoffes et le fil nécessaires à ce travail délicat, promettant aux jeunes filles qui réussiraient le mieux un salaire convenable, cela pouvait aller jusqu'à trente et même trente-cinq sous par jour ; seulement il fallait être bien habile, avoir de bons yeux et du goût aux travail.

Juliette réussit l'une des premières, et dès lors je fus tranquille.

Mais le commerce et l'industrie auraient fait bien d'autres progrès chez nous, si nous avions eu de bons chemins pour les voyageurs et la marchandise. Malheureusement sous Charles X et Louis XVIII on n'avait pensé qu'à la plantation des croix de missions, aux processions, aux expiations, à la loi du sacrilège, au droit d'aînesse, en abandonnant tout le reste à la grâce de Dieu. De sorte que les chemins étaient pleins de trous et de fondrières, où l'eau croupissait des semaines et des mois. Pas un de nos paysans, qui s'embourbaient chaque jour dans ces mauvais chemins jusqu'aux essieux, et qui se voyaient forcés de traîner leurs chevaux par la bride, pour en sortir, pas un n'aurait eu le bon sens de jeter dedans quelques pelletées de terre et de cailloux ; non, ils auraient craint de faire plaisir au prochain.

Les voitures de marchandises pesantes, telles que la terre de Champagne et le sable, nécessaire pour la fabrication du verre et des creusets, restaient souvent au beau milieu du village une partie de l'hiver, enfoncées dans des trous tels que ni chevaux ni bœufs ne pouvaient les en sortir ; il fallait attendre le printemps ! Et que de fois les pauvres commis voyageurs, dans leur calèches à moitié détraquées par les mauvais chemins, ne se sont-ils pas emportés contre nous, criant que nous étions abandonnés de la raison, et même du sentiment de nos intérêts les plus clairs. Ce qu'ils disaient ou rien c'était la